

chuit, ayant sur le visage et dans le regard une expression douloureuse. Il faisait un vrai temps de Bretagne ; tout le pays était enveloppé d'une seule nuée grise immense, un dôme de plomb. L'atmosphère était tellement terne et lourde qu'on ne pouvait se figurer qu'il y eût quelque part un soleil.

Il continuait à s'avancer dans le calme de la falaise. Ça et là, il rencontrait un hameau sauvage. Sur les seuils des chaumières, toutes semblables, les femmes, en coiffes blanches, échangeaient quelques mots bretons ; les hommes réparaient des filets pour la pêche. Tous levaient les yeux au bruit des pas du voyageur, mais personne ne reconnaissait en lui un enfant du pays.

Toujours les nuées sombres glissaient les unes sur les autres. Le vent d'hiver sifflait avec tristesse, et les feuilles tombées s'enfuyaient comme des voiles d'illusions mortes. Cette ronde de feuilles jaunies, emportées et roulées par la rafale, lui serrait le cœur. Que son désenchantement était donc amer. Et partout, cependant, il trouvait des impressions d'enfance encore vivaces. Chaque buisson lui rappelait un bouquet d'aubépines cueilli au printemps. Là il avait trouvé un nid, plus loin, à l'ombre de ce dolmen, il avait creusé, dans un morceau de hêtre, un petit canot. Et tous ces souvenirs d'un naïveté enfantine, se mêlaient à sa grande douleur et l'avaient encore. Un moment il eut envie d'arrêter sa longue marche, de se coucher à l'abri du grand calvaire et d'y dormir jusqu'à ce que vint la mort.

Il s'enfonçait de plus en plus dans le silence de la presqu'île. Il approchait de la grondeuse. Déjà il entendait déferler les vagues. Il s'arrêta sur le bord du chemin. C'était l'uberge de Pierre-Marie Madec, le premier sonneur de binio du pays. Sur la façade s'étendait un gros sarmement de vigne qui grimpait jusqu'au toit. La branche de gui pendait sous l'enseigne, et, devant la table massive, à l'abri du vent lugubre, des buveurs trinquaient bruyamment. Il passa sans s'arrêter, le regard perdu sur cet horizon où le soir allait bientôt tomber. Les arbres se faisaient de plus en plus rares ; puis, tout à coup, il sentit une émotion étrange l'envahir. Il avait atteint la plage. Quelle aridité sur cette grève ! Là les fleurs étaient les algues et les coquillages colorés qui tapissaient le fond des grottes solitaires.

Cependant, ça et là, sur la falaise battue du vent, une petite

plante vivace s'obstinait à vivre et à fleurir : c'était la bruyère avec ses tiges rosées.

Partout la solitude ! Seule une vieille Bretonne tricotait dans ce désert. Elle était assise sur le sommet d'un roc, devant la mer immense. Un capuchon de laine l'abritait, et deux moutons, à toison brune, paissaient non loin d'elle quelques maigres herbes. Yves gravit la falaise, et la bergère aux cheveux blancs et au dos voûté ne reconnut pas l'étranger. Il était donc bien changé ? Non... mais on le croyait mort, et déjà il était oublié.

— Il n'y aurait que ma mère à me reconnaître, pensa-t-il... si j'entrais dans notre chaumière.

Mais il n'entrerait pas : il n'était pas digne de franchir ce seuil, de se reposer sous ce toit qui avait abrité ses années innocentes et sous lequel il n'apporterait que la honte. Il était condamné à l'exil éternel, car sa mère souffrirait moins en croyant son fils au fond de l'Océan qu'en le revoyant déshonoré. Et, pourtant, qu'elle devait se trouver seule, la pauvre femme, assise près de son rouet... Et elle serait ainsi solitaire jusqu'à son dernier jour !

Et, tout à coup, Yves tressaillit. Une fumée légère montait et se dissipait dans le lointain de l'horizon assombri. Cette petite fumée bleue sortait de l'antique cheminée surmontant le toit de sa chaumière. Sa mère était là... là, devant l'âtre.

Maintenant il marchait d'un pas moins alangui. Il atteignit le chemin où la maison bretonne s'élevait, humble et isolée depuis un siècle peut-être. Son cœur battait à se rompre. Il reconnaissait tous les sites familiers : les touffes de genêts entourant les rochers de granit et le chêne difforme qui se tordait en frissonnant. Sa main fut bientôt à portée de la barrière. S'il la soulevait ? Que n'osait-il entrer, entrevoir un instant sa mère et puis partir ?

Il poussa la barrière et pénétra dans le petit enclos, jonché de feuilles mortes. Il s'approcha de l'étroite fenêtre encadrée d'un rosier. Ses yeux s'inondèrent. A travers ce voile de larmes, il vit le vieux mobilier toujours le même : le bahut de chêne bruni, les deux lits clos aux rosaces découpées, les assiettes bariolées, rangées au vaisselier, et le sol de terre battue, soigneusement balayé. Tout cela avait l'aspect propre et honnête, mais que cette chambre était petite ! Et il se rappelait son habitation d'Athènes avec son portique aux colonnes de marbre, son jar-

din où un jet d'eau retombait dans une vasque de porphyre, et ses salons au mobilier somptueux. Que n'avait-il toujours habité la mesure ?

Du revers de sa main, il essuya ses yeux. Sa mère était là, devant la grande cheminée, où la flamme dansait sur une bûche de hêtre.

Avec son visage sérieux et calme, sa coiffe aux ailes blanches, son corsage de drap garni de velours, elle était bien le type accompli de la belle race celtique. Elle avait l'expression redoublée de ces femmes d'autrefois, que les portraits anciens nous ont conservés. La pauvre mère avait tant pleuré que ses larmes avaient creusé un sillon sur ses joues pâles. Ses lèvres sérieuses ne savaient plus sourire. La Bretonne ne savait plus que prier sans relâche ; il lui semblait que son rosaire, récité avec une extrême ardeur, calmait les souffrances de la chère âme, qui gémissait peut-être dans le purgatoire. Elle priait tout en faisant mouvoir la roue de son rouet. Elle ne filait pas pour elle-même. A quoi bon amonceler des montagnes de linge dans cette armoire de chêne si luisante, dont le bel ordre avait été autrefois son unique orgueil. A qui servirait ces ornements mais cette toile filée et tissée dans le plus beau lin de Bretagne, puisque le seul enfant qui fut né d'elle, dormait au fond de l'Océan. Il valait mieux que le rouet tournât pour les malheureux. Et son bras s'agitait sans relâche, afin de vêtir des orphelins. Sa pauvreté faisait l'aumône aux pauvretés plus grandes. Elle vivait de si peu. Du pain bis ou une galette de blé noir lui suffisait. Son ordre était extrême, parce qu'elle assurait que tout ce qui se perd est enlevé à l'aumône, et l'aumône tombe comme une rosée sur les âmes qui languissent dans l'éternité. Jamais, non plus, une plainte ne s'échappait de ses lèvres. Pourquoi gémir ? Ne valait-il pas mieux, chaque jour, faire comme un bouquet de ses souffrances et l'offrir au ciel pour le fils qu'elle avait tant aimé. Le travail, l'aumône, la prière telle était sa vie. Elle n'était pas lettrée, mais son cœur éclairait son esprit, et elle croyait en Dieu, ce qui est la science par excellence. Longtemps après le naufrage du *Dupleix*, elle avait voulu douter. La perte de tous les passagers lui semblait impossible. Elle croyait fermement qu'un jour ou l'autre elle verrait son Yves. Mais les semaines, les mois et les années s'écoulaient. Alors, quand toute espérance

se fut évanouie, elle se dit qu'elle ne quitterait plus jamais le deuil.

Sans cesse elle songeait au naufragé. Ce soir-là elle y pensait d'autant plus que, la nuit précédente, elle avait fait un rêve. Yves, revenant au pays, lui était apparu tout à coup, si décharné, si pâle. Et Anne-Marie avait conclu de ce songe que le trépassé réclamait des prières.

Le crépuscule tombait, triste crépuscule de novembre. Les alentours de la chaumière s'emplissaient d'ombre mais le feu, à la flamme brillante, jetait sa clarté dans la chambre aux meubles primitifs, et de la petite fenêtre, où il collait son visage, le voyageur pouvait suivre tous les mouvements de sa mère. Il s'abandonnait, en pensée, sur ce cœur si dévoué qu'il croyait sentir battre contre le sien... S'il osait entrer... elle lui pardonnerait... Il se rappelait une de ses paroles, alors qu'autrefois il avait quitté la lande bretonne pour la grande ville. Elle lui avait dit son visage tout baigné de larmes : "Heureux ou malheureux, reviens."

La tentation grandissait. Non, il ne pouvait passer sans embrasser sa mère. Il devait prendre confiance en son amour profond, et son humble et saint dévouement.

Et tout à coup, se décidant, il ouvrit doucement la porte, puis, d'une voix faible, il dit ce nom béni de son enfance :

— Maman... maman....

Anna-Marie frissonna. Qui l'appelait ainsi ? Elle avait reconnu la voix. Le trépassé voulait-il encore des prières ? Elle leva la tête. Lui... Lui devant elle ; ou plutôt son fantôme.

Et la Bretonne demeurait toute saisie devant ce spectacle qui la terrifiait. Mais déjà Yves était à ses genoux. Il avait pris ses deux mains ; il les couvrait de ses baisers et il disait :

— Ne me reconnaissez-vous pas ? C'est moi, c'est votre fils. O mère ! je suis un grand coupable.

Son fils, qu'elle croyait endormi à jamais au plus profond des mers, il était là devant elle. Et deux bras serrèrent, entlacèrent convulsivement l'enfant bien-aimé. Le visage d'Anne-Marie était, tout à la fois, inondé de pleurs et rayonnant de joie.

Elle dit enfin :

— Quel miracle du ciel te ramène, Jésus ma Doué !

Et lui, avec une émotion profonde :

— Le repentir !

(A continuer.)